

Waterloo et les regards croisés des interprétations

Philippe Mongin
CNRS. – HEC

Je voudrais, avant de mourir,
aller revoir le champ de bataille de Waterloo.
Fabrice del Dongo, dans *La Chartreuse de Parme*.

1. Les interprétations de Waterloo

LE 18 JUIN 1815, dans un repli de la plaine brabançonne, une grande bataille achevait désastreusement la dernière campagne militaire de Napoléon. En prenant l'offensive en Belgique, il repousserait les deux premières armées réunies contre la France après son retour de l'île d'Elbe, la prussienne sous Blücher et l'anglo-hollandaise sous Wellington, et, la Coalition perdant ses forces vives, il négocierait avec elle une paix honorable qui sauverait son régime et reconstituerait le potentiel militaire du pays. Tel était le plan d'action, raisonnable dans les circonstances extraordinaires, que la défaite de Waterloo fracassa. Ouvrant les voies de l'invasion, elle entraîna la seconde chute de l'Empire et le retour agressif des Bourbons, un nouvel amoindrissement de la France et un renforcement accru de l'Angleterre et de la Prusse, et bien d'autres effets qui ne relèvent pas tous des ordres militaire et politique. Depuis presque deux siècles que la campagne de Waterloo perdure dans la mémoire et l'imagination, elle aura sollicité de multiples façons l'activisme des interprètes ; l'objet débordant par son ampleur le cadre des études techniques, ils s'y consacrèrent avec une débauche de moyens et de résultats. Modeste fantassin de cette armée de l'ombre, nous tenterons de faire progresser non pas l'interprétation de l'événement – ce but a motivé un travail antérieur – mais, réflexivement, celle des interprétations qu'il suscite et, à titre principal, des textes que Clausewitz et Stendhal leur consacrent. Une fois campés ces deux auteurs, nous nous déporterons vers une ébauche philosophique sur l'interprétation et la pluralité interprétative, qui fait le but dernier de ce chapitre.

Bien qu'ils passent aujourd'hui pour des fondateurs du corpus et que, de fait, leurs ouvrages s'y rencontrent assez tôt – en 1835 et 1839 respectivement –, Clausewitz et Stendhal devaient compter avec une tradition déjà vigoureuse de témoignages et de commentaires, et sans elle, ils n'auraient peut-être pas écrit car un de leurs objectifs était de la contester et d'y répondre. Avant de s'auto-entretenir, le mouvement avait trouvé son impulsion chez le protagoniste du drame en personne. Le supplément du *Moniteur* qui annonce la défaite au pays contient un récit détaillé des opérations que l'on a pu attribuer à l'Empereur ; il l'aurait dicté à Laon sur la route de Paris. Quoi qu'il en soit de ce document problématique, Sainte-Hélène déroula bientôt ses moites journées de ressassement, et l'on dispose de ses souvenirs dans deux transcriptions,

qui sont pour le coup indiscutables, par Las Cases et Gourgaud, ses compagnons d'exil. La première, qui est la plus célèbre et la plus facile à utiliser, s'intègre comme un développement séparé au *Mémorial de Sainte-Hélène* paru en 1823. La seconde, une *Campagne de 1815*, dans laquelle on reconnaît aussi une dictée napoléonienne malgré la signature, précéda en librairie dès 1818. Concordants, les deux textes fixent un premier pôle de l'interprétation, évidemment justificateur pour le héros : celui-ci aurait eu les meilleures chances de faire aboutir son plan audacieux, qui consistait à battre tour à tour les Prussiens et les Anglo-Hollandais ; il ne remporta effectivement que la bataille contre Blücher, le 16 juin 1815 à Ligny, alors qu'il aurait dû vaincre aussi Wellington, le 18 juin à Waterloo ; mais la faute en reviendrait à ses maréchaux, Ney qui l'aurait privé d'une plus grande victoire le 16, et Grouchy qui, les 17 et 18, aurait manqué à sa mission fondamentale, qui était d'empêcher Blücher de rejoindre Wellington.

Louis XVIII ne laissa pas à Ney le loisir d'organiser sa défense, mais le maréchal trouva un allié posthume chez un certain Gamot, qui, en 1818, répondit à la thèse impériale que Gourgaud diffusait. Grouchy, lui, eut plusieurs occasions de s'exprimer, dont la première, en 1819, est un autre plaidoyer contre le même Gourgaud. Ainsi, dès les années qui suivirent la campagne de Belgique, ses autres grands acteurs du côté français exigeaient une réinterprétation. Les personnages secondaires, officiers ou simples sous-officiers, ne furent pas en reste, car eux aussi commençaient à publier leurs impressions recueillies sur le vif, tout en les mêlant à une évaluation critique du commandement. On est surpris de constater que cette littérature de témoignage s'amplifia pendant le siècle, de plus en plus nourrie d'elle-même et de la polémique récurrente sur les responsabilités, en dépit du tour spontané qu'affecte la narration. La littérature de témoignage est aussi très bien représentée en Angleterre, alors qu'elle est moins abondante en Prusse et aux Pays-Bas¹.

Dans la vaste lignée des commentateurs théoriques, Clausewitz est l'un des tout premiers². Il fut partie prenante à la campagne de Belgique dans une position modeste et il eut surtout l'occasion d'en débattre à Berlin avec Gneisenau, l'influent chef d'état-major de Blücher³. Écrite en 1835, sa *Campagne de France en 1815 (Der Feldzug von 1815 in Frankreich)* tient compte de la version de Sainte-Hélène, qu'elle s'attache justement à réfuter, ainsi que d'autres sources françaises ou allemandes qu'elle met à profit dans ce démontage⁴. Clausewitz fixe ainsi l'autre pôle de l'interprétation, défavorable à Bonaparte, comme il le nomme toujours, mais non pas à l'armée française en général. Son idée directrice est que les officiers supérieurs incriminés – Grouchy, Ney, ainsi que Drouet d'Erlon, qui, singulièrement, ne fut pas engagé le 16 juin – ne faisaient que remplir les instructions d'un état-major qui aura multiplié les erreurs de

1. L'ouvrage de Largeaud (2006) couvre systématiquement l'ensemble de la documentation de langue française. Il manque des recensions comparables pour les textes publiés dans les autres langues.

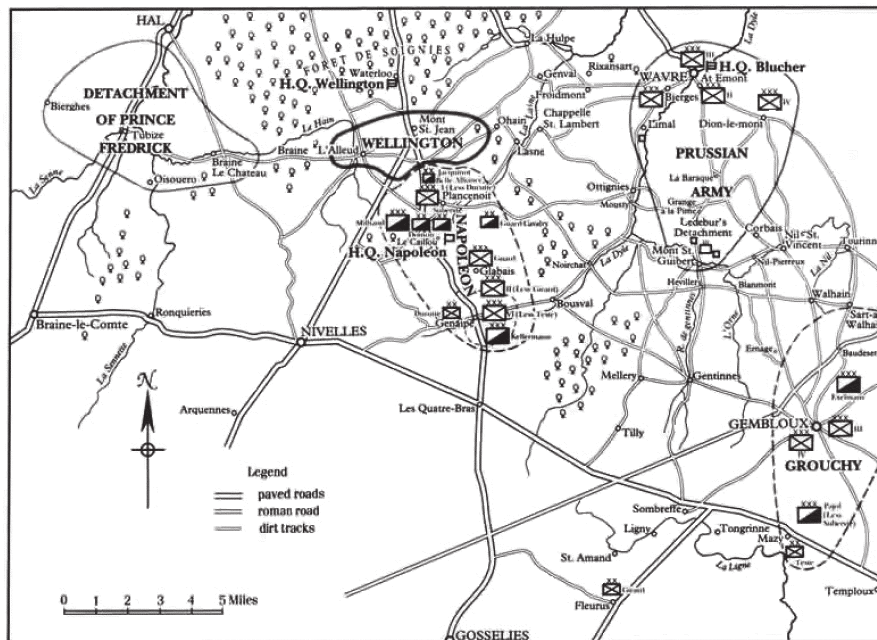
2. À l'époque plus célèbre, Jomini précède Clausewitz de peu.

3. Clausewitz servait comme chef d'état-major de Thielmann, l'un des quatre chefs de corps prussiens, qui reçut la mission de retenir Grouchy à Wavre le 18 juin. Il n'assista donc pas à la bataille de Waterloo. En revanche, il était présent à Ligny.

4. Suivant la manière de l'époque, Clausewitz ne détaille pas ses sources. Il parle seulement des Mémoires de Napoléon et ne dit pas quels sont les écrits de Grouchy qu'il cite. Il est plus explicite quant à Ney, puisqu'il mentionne alors Gamot.

raisonnement et de communication pendant les trois journées principales de la campagne. L'usurpateur politique serait aussi, pour cette circonstance, un usurpateur de gloire militaire ; il ne devrait s'en prendre qu'à lui-même de la catastrophe qui, pour la seconde fois, anéantit son régime et mit la France à bas.

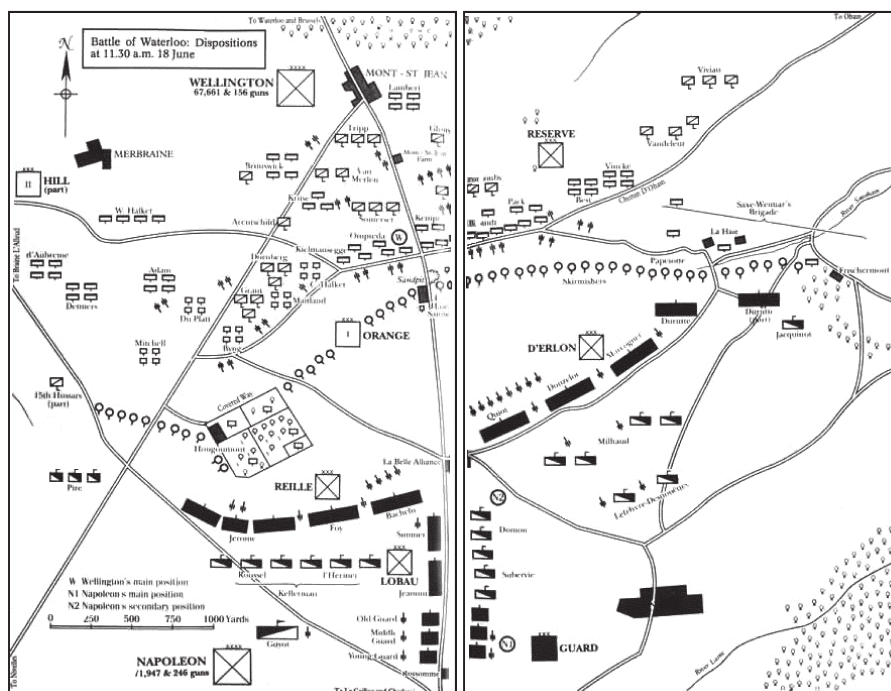
Nombreux au XIX^e siècle, toujours actifs aux XX^e et XXI^e siècles, les commentateurs militaires se sont placés à des distances variables des deux extrêmes, avec des polarités nationales que modifie plus ou moins leur bonne volonté scientifique. On ne s'étonnera pas de constater que les historiens français reprirent souvent les accusations du *Mémorial* contre Grouchy et Ney, quitte à les contrebalancer de jugements sévères à l'égard de Napoléon et – en distinguant ici les responsabilités comme Clausewitz ne le faisait pas – du maréchal Soult, qui se serait montré insuffisant à la tête de l'état-major⁵. Les réformes militaires de la Troisième République, avec la création de l'École supérieure de guerre, contribuèrent à nourrir le flot des écrits, mais les historiens civils n'étaient pas en reste, et cette littérature nationale d'exégèse, à la fois engagée et nuancée, culmine sans doute avec le 1815 de l'académicien Houssaye (1898-1905). Cependant, l'académie prussienne, puis allemande, étoffait l'argumentaire de Clausewitz contre Napoléon. Quant aux Britanniques, ils ne se montrent pas uniformément hostiles au point de vue français ; ainsi, le général Fuller s'en rapproche dans un chapitre de ses *Decisive Battles of Western World* (1951-1956), où il distribue allégrement le blâme entre Napoléon et ses maréchaux, sans épargner le camp des vainqueurs.



Positions of the Armies, 17 to 18 June

5. À la différence de Ney et Grouchy, Soult ne s'est ni défendu ni fait défendre ; il est vrai que le *Mémorial* ne l'incriminait pas très sévèrement.

Malgré la diversité des thèses, le corpus technique s'unifie jusqu'aux derniers écrits autour de la question des fautes commises dans le camp français. La plupart des commentateurs attribuent la victoire des Alliés à l'exploitation plus ou moins judicieuse de ces fautes, sachant que leur avantage numérique – 225 000 hommes contre 125 000 sur l'ensemble de la campagne, environ 110 000 hommes contre 70 000 le 18 juin – les dispensait de raffiner outre mesure leurs stratégies. Rares sont les auteurs qui découvrent un génie positif dans les manœuvres des chefs anglais ou prussiens. Les éloges adressés à Wellington portent sur l'adresse tactique dont il fit montre le jour de Waterloo, et la critique récente a mis en évidence de grandes faiblesses dans son organisation de campagne⁶. Quant à Blücher, il fait depuis longtemps l'objet des critiques les plus sévères, y compris chez ses compatriotes, pour avoir livré bataille à Napoléon seul et précipitamment, et pour avoir ensuite hésité sur la retraite à effectuer. Le seul coup d'éclat chez les Alliés revient sans doute à Gneisenau, qui réorienta les unités battues vers le nord au lieu de l'est, direction naturelle de la retraite, où Grouchy alla tout d'abord vainement les poursuivre⁷.



Les témoignages directs et les travaux savants sont loin de faire le tout du corpus. Dans les trois pays impliqués à titre principal, avant que l'histoire militaire se constituât en discipline professionnelle, la narration de la campagne appartenait aux

6. Les travaux de Hofschröer (1998-1999) expriment cette orientation nouvelle du commentaire.

7. Le procès de Blücher est ancien et facile à faire, et il est animé, du côté prussien, par les admirateurs de Gneisenau, qui s'est en effet substitué à son chef après Ligny.

gens de lettres sans distinction, et beaucoup la pratiquèrent avec plus d'éloquence et d'imagination que d'exactitude ; le genre mi-descriptif, mi-romancé ne gênait pas alors comme aujourd'hui par son caractère hybride. Ainsi, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand consacre à la journée du 18 juin quelques fortes pages qui sont incorrectes, et, dans *Les Misérables*, Hugo produit un long chapitre documentaire aussi vigoureux qu'il est contestable. *L'Histoire de la Restauration* de Lamartine pousse la fusion des genres historique et littéraire jusqu'au grotesque. Il faut l'originalité sarcastique de Stendhal pour que la littérature se délivre des fausses prétentions érudites. En mêlant son héros piémontais, Fabrice del Dongo, à l'agitation de la troupe française pendant la journée du 18 juin, *La Chartreuse de Parme* instaure une forme du récit militaire qui convient parfaitement à l'art du romancier. Le Tolstoï de *Guerre et paix* retiendra la leçon géniale dans le récit qu'il consacre à Borodino, lui aussi commandé par le point de vue d'un acteur imaginaire qui, limité par sa position et ses responsabilités, manque le sens global des événements qui l'entraînent.

Ainsi, notre objet d'étude, Waterloo et la campagne de Belgique plus largement, s'est vu sollicité, débattu, contesté de multiples façons depuis qu'il circule dans les représentations, et il ne sera guère difficile de s'en servir pour illustrer le *modus operandi* de l'interprétation, et la pluralité qu'elle manifeste spontanément. Nous nous appuyons sur un modeste échantillon de deux auteurs, négligeable par rapport à l'immense documentation qui vient d'être effleurée, mais assez parlant déjà pour qu'une analyse philosophique se dégage dans les grands lignes.

Clausewitz exemplifiera le mode analytique d'appréhension de l'événement. Nous montrerons que le stratège prussien n'est pas aussi représentatif du récit militaire qu'il le semble tout d'abord, parce qu'il domine ses successeurs par la vigueur et la rigueur avec lesquelles il poursuit la maîtrise rationnelle de l'événement. Nous irons jusqu'à rapprocher sa méthode de celle des théories économiques de la décision ; il ne semble pas que la littérature clausewitzienne se soit déjà engagée dans cette voie.

Stendhal illustrera, par une sorte d'opposé, la fragmentation volontaire de l'événement, ramené aux significations et aux sensations de ses acteurs secondaires, perdant de ce fait sa nature d'objet reconnaissable, et donc finalement de problème lancé à l'interprétation. Ici encore sans doute, le modèle dépasse les reprises, malgré les inoubliables méditations du prince André sous le ciel de Borodino. Nous le tirerons vers la sémantique et la phénoménologie de la bataille, suivant une direction abstraite que ne suivent pas les écrits stendhaliens, toujours plus documentaires et plus littéraires. La qualité polaire des deux exemples, le technique et le romanesque, nous excusera peut-être de ne pas commenter d'autres interprétations moins typées.

2. Clausewitz

Relativement au traité *De la guerre (Vom Kriege)*, les études monographiques de Clausewitz sur les guerres de l'Empire sont négligées des lecteurs ordinaires et parfois sous-estimées des exégètes, ce qui est dommage pour le traité, dont elles contreba-

lanceraient la difficile abstraction⁸. Loin d'un para-hégélianisme qui fait reposer tout l'exposé de la matière sur le développement autonome des concepts, elles portent sur de simples faits qu'elles visent à décrire et, dans une mesure sélective, à expliquer. Les faits se résument pour l'essentiel à des mouvements et à des affrontements de troupes sur un territoire prédéterminé, et Clausewitz les examine aux deux points de vue de la campagne et des batailles qu'elle contient, suivant une distinction qui fonde celle de la stratégie et de la tactique telles que le traité les conçoit⁹. Comme la chronologie détermine l'organisation des faits à chaque échelle de grossissement, on peut considérer que les études forment des récits, et, compte tenu de l'antériorité historique, il est tentant d'y voir les modèles du genre, qui se répandra par la suite, des *récits historiques de campagne ou de bataille*. À partir du milieu du XIX^e siècle, en liaison notamment avec le perfectionnement du savoir dans les académies d'officiers ou les écoles de guerre, il s'en publie d'innombrables exemplaires sur les conflits anciens ou récents, qui privilégient toujours la perspective des chefs et de leurs plans stratégiques plus ou moins habiles et réussis. Clausewitz serait l'un des premiers maîtres de ce courant.

Il est urgent de perfectionner le diagnostic, parce que les monographies de Clausewitz, en particulier *La campagne de 1815 en France*, s'éloignent de la conception habituelle du récit en histoire. Pour la majorité des historiens, un récit bien composé a le pouvoir de rendre compréhensibles toutes les actions qu'il rapporte, sans adjonctions qui échapperaient à la trame narrative, et beaucoup ajouteraient que, ce faisant, il remplit un rôle authentiquement explicatif¹⁰. Or, chez Clausewitz, le récit n'est qu'un moyen partiel et même secondaire de réaliser ces deux fonctions ; comme il va ressortir, le moyen principal est l'explication rationnelle organisée autour de proto-modèles.

La comparaison de deux chapitres successifs, les xxxv (« La rencontre de Quatre-Bras ») et xxxvi (« Observation ») montrera quelle place limitée Clausewitz accorde finalement au récit. Le chapitre xxxv rapporte la rencontre des Quatre-Bras, qui, le 16 juin, mit face à face une partie de l'armée de Wellington et le détachement que Napoléon avait confié à Ney pour la tenir en respect, alors que lui-même était occupé contre Blücher. À trois heures de l'après-midi, le maréchal, qui avait pris tout son temps pour rassembler ses troupes, décide enfin de marcher contre les Anglo-Hollandais le long de la route qui relie Charleroi à Bruxelles. Étalés sur une demi-journée, les affrontements qui suivirent constituèrent un genre de bataille, mais le traducteur de Clausewitz, ainsi que d'autres commentateurs, parlent seulement d'une rencontre, ce qui revient à prendre une option sur la nature des faits. L'action eut pour centre le lieu-dit des Quatre-Bras, où passe aussi la route de Nivelles à Namur. Comme les troupes de

8. En exposant la réception de Clausewitz chez les militaires français, Aron (1987, Appendice) fait sentir le décalage d'intérêt. Les traductions d'études monographiques proviennent des milieux d'état-major dans les années 1898-1902 et semblent n'avoir guère circulé au-delà, mais celles du traité se répandent sur une plus large échelle dès le courant du XIX^e siècle. Aron lui-même, dans son livre sur Clausewitz, *Penser la guerre* (1976), s'est peu intéressé aux études.

9. Clausewitz, *De la guerre*, Livre II, ch. 1. D'après Aron (1976, I, p. 161 sq.), Clausewitz renouvelle cette distinction en la rattachant à l'échelle de l'action finalisée ; en substance, la stratégie recherche le gain de la campagne et la tactique celui des batailles pour obtenir le gain de la campagne. La conception plus ancienne définissait comme tactiques les manœuvres qui se déroulent dans le champ visuel du chef, et comme stratégiques sinon.

10. La thèse est classique, mais Veyne (1971) la renouvelle avec éloquence.

Wellington étaient stationnées au sud de Bruxelles, s'il avait finalement voulu donner la main à Blücher, il les aurait fait bifurquer à ce carrefour, qui prenait donc une valeur stratégique. Ney commença par bousculer devant lui une division anglaise. Puis une autre division anglaise survint et bloqua l'avancée, mais Ney, qui venait de recevoir des instructions pressantes de Napoléon, repartit à l'offensive autrement, et le combat parut alors l'avantager ; c'est dans cette phase qu'il tenta de rappeler à ses côtés Drouet d'Erlon, resté en arrière vers Ligny. Finalement, les Anglo-Hollandais se renforcèrent, alors que Drouet d'Erlon n'arrivait pas, et le combat finit par s'équilibrer, chaque armée revenant près de ses positions de départ.

La sélection et le traitement des faits sont ici des plus simples. Il s'agit seulement d'actions menées dans les deux camps et d'états de choses découlant de ces actions comme des bilans – gains, pertes, état momentané des forces en présence. La topographie contraint les faits, qui, à l'exception des transmissions de dépêches, se cantonnent dans un rayon de quelques kilomètres. Toutes les données s'intègrent à un ordre de succession relatif, qui ne comporte pas de solution de continuité apparente et qui, pour cette raison notamment, peut se comprendre aussi comme un ordre causal. La dualité d'analyse découle, sans moyen démonstratif ajouté, de l'usage universellement compris des temps grammaticaux et des adverbes de temps, « puis », « alors » et « finalement », voire de la simple conjonction « et ». La retraduction causale confère à la séquence une valeur explicative qui s'ajoute à sa valeur descriptive. Elle semble répondre par elle-même à toutes les questions que les faits qu'elle reproduit sont susceptibles de poser.

Le chapitre xxxv aura servi à illustrer didactiquement les caractères du récit intelligible, tel que la majorité des historiens le pratiquent spontanément et recommandent de le pratiquer quand ils s'expriment au plan méthodologique. Ces traits peuvent se condenser dans les notions de plurivalence et d'autosuffisance, qui sont liées entre elles par la thèse implicite et discutable que la multiplicité des fonctions remplies par un même genre dispense de recourir à d'autres genres qui spécialiseraient mieux les fonctions¹¹. En vertu de cette thèse, les historiens ont le plus souvent récusé la mise en forme technique de leurs explications narratives par des schémas déductifs qui expliciteraient leurs prémisses générales ; c'est l'une des controverses méthodologiques les plus célèbres de leur discipline¹².

Il est remarquable que Clausewitz ne se contente pas du récit qu'il a lui-même produit. Il n'y voit que l'entrée en matière du chapitre xxxvi, qui tente d'éclaircir une difficulté sous-jacente dans ce qui précède : pourquoi Ney, qui avait regroupé ses forces au début de la rencontre, n'a-t-il pas remporté la victoire sur celles de l'adversaire qui étaient alors dispersées ? Le retard dans l'attaque française et le mauvais ordre de bataille chez l'adversaire posent d'autres problèmes, mais Clausewitz n'en sélectionne qu'un seul, et son choix peut se comprendre puisque sa monographie tend à redéfinir le partage des responsabilités entre Napoléon et ses maréchaux.

D'après Clausewitz, il était impossible que Ney connût son avantage. Napoléon lui avait confié environ 50 000 hommes, en y incluant le corps de Drouet d'Erlon, et, si Wellington avait regroupé à temps ses forces, il se serait trouvé devant 80 000 Anglo-Hollandais. À ce point, Clausewitz ne veut pas envisager qu'un stratège plus audacieux,

11. Le développement méthodologique de Mongin (2008) porte sur cette thèse.

12. Boyer (1992) et Revel (2001) l'ont notamment commentée.

séduit par l'énormité du gain que représentait une victoire obtenue par surprise, l'ait fait prévaloir sur le risque d'une mauvaise rencontre. Clausewitz avance un autre argument qui se conforme encore mieux à sa perspective, parce qu'il implique directement la rationalité de Napoléon. Celui-ci pouvait attendre de Ney qu'il le couvrît contre une jonction de Blücher et Wellington, qu'il battît l'avant-garde de Wellington par surprise, ou qu'il participât directement à la bataille contre Blücher en pivotant vers Ligny de manière à le prendre à revers. Il était inconcevable que Ney réalisât les trois objectifs à la fois compte tenu du temps et des forces dont il disposait. En exploitant les différents indices, Clausewitz croit pouvoir conclure que Napoléon avait donné le premier objectif à Ney, et que la thèse de Sainte-Hélène, suivant laquelle il aurait dû accomplir ce qu'il pouvait des deux derniers manque de toute vraisemblance :

Ney a complètement rempli son but : arrêter les secours de Wellington. Bonaparte n'est arrivé à l'idée de le faire coopérer à la bataille de Ligny que plus tard¹³.

Avant de reprendre les modèles de l'action qui sous-tendent le diagnostic, il faut insister sur la méthode qui consiste à traiter deux fois des mêmes faits. Le chapitre xxxv dispose dans un ordre narratif strict le matériau factuel, où le chapitre xxxvi, purement analytique, va chercher des preuves pour ses affirmations¹⁴. Les deux chapitres diffèrent profondément par leur capacité à produire du sens et des explications. Le premier manifeste la capacité générale qu'on attribue aux récits en ces matières, mais à bas régime si l'on ose dire, parce que Clausewitz choisit alors de limiter jusqu'à la platitude les effets narratifs. Le second manifeste, au-delà d'un sens produit, une explication qui est agencée rigoureusement comme la position, tour à tour, d'un *explanandum* et d'un *explanans*. Il serait antagonique de la forme du récit de poser explicitement des problèmes, et le seul qui se dégage clairement du chapitre xxxv est celui de savoir comment Ney a combattu. Le chapitre xxxvi gravite en revanche autour d'un problème explicite qui diffère du précédent, celui de savoir pourquoi Ney a combattu de la manière graduelle qui a été la sienne. Clausewitz l'introduit par le moyen d'une polémique avec ses prédécesseurs :

Bonaparte, et tous les critiques après lui, ont poussé de grands cris parce que Ney aurait hésité à s'emparer du poste de Quatre-Bras avant l'arrivée de forces anglaises considérables¹⁵.

Il n'y a pas lieu de contester que le récit du chapitre antérieur, comme tout récit, comporte non seulement du sens, mais une part d'explication ; le point saillant est qu'elle reste superficielle et préalable par rapport à l'explication qui suit, la seule que l'auteur identifie comme telle. Le principe dual que nous venons d'illustrer sur deux chapitres se répète dans l'ouvrage, qui se soumet donc à une forme d'alternance, étrangère au modèle du récit intelligible.

13. Clausewitz, *La Campagne de 1815 en France*, p. 104.

14. Le chapitre xxxvi emprunte aussi au chapitre xxxi, qui citait les dépêches d'état-major adressées par Soult à Ney telles que Gamot les avaient fait connaître.

15. *La Campagne ...*, p. 102.

L'originalité de Clausewitz se manifeste encore par le resserrement de ses chapitres analytiques autour d'un modèle explicatif unique. On pouvait concevoir qu'il proposât des explications diverses non seulement par les buts des acteurs et leurs représentations, comme dans le cas de Ney, mais aussi par tel ou tel autre facteur que ses chapitres narratifs ont fait connaître : l'état matériel des forces, la technologie militaire, la discipline des troupes, la durée des transports, les précipitations, la nature du terrain. Or Clausewitz privilégie toujours le point de vue des acteurs, et plus précisément des chefs d'armées ou de corps – Ney, Grouchy, Napoléon, Wellington et Blücher – dont il tient pour acquise l'efficacité causale sur le cours de l'histoire. En substance, il sépare les causes en deux groupes : d'une part, celles qu'il regarde comme explicatives, toujours situées par lui dans les *raisons* des individus présumés décisifs, et, d'autre part, les causes dont il fait de simples *conditions de l'explication*, en ne leur permettant d'intervenir que pour limiter la toute-puissance des acteurs. Les théoriciens du choix rationnel, aujourd'hui, ne procèdent pas différemment.

Ney aurait eu les raisons suivantes de combattre graduellement aux Quatre-Bras : il désirait se conformer aux instructions de Napoléon et croyait que celles-ci lui faisaient obligation d'intercepter Wellington, mais non pas de participer à la bataille de Ligny, ni même de remporter une victoire importante sur Wellington ; par ailleurs, il croyait possible de rencontrer une force massive et déjà regroupée, alors qu'il savait ne pouvoir disposer que de 50 000 hommes au maximum. Sans le dire dans ces termes, Clausewitz pense qu'il était rationnel pour Ney d'engager ses forces précautionneusement. Il s'intéresse d'abord à l'aspect justificateur de la rationalité – Ney aurait eu raison de se battre comme il l'a fait et Napoléon tort de compter sur une autre action de sa part –, mais il produit simultanément une ébauche d'explication qu'il est facile d'évaluer en important des moyens conceptuels ultérieurs. Dans ce passage précisément, il manque à Clausewitz des distinctions que les théories économiques du choix rationnel ont su mettre en relief, notamment parce qu'elles leur ont fait correspondre des formalismes explicites¹⁶.

Tout d'abord, il convient de séparer la considération proprement épistémique de l'incertitude, probabilisable ou non, et celle, qui est affective ou passionnelle, de l'attitude plus ou moins réservée par rapport au risque. En substance, l'explication du chapitre xxxvi demande que Ney fût à la fois très incertain et très prudent. La première hypothèse est tolérable, mais la seconde assez douteuse, s'agissant du « brave des braves » comme le maréchal était surnommé. Deux jours plus tard à Waterloo, ses charges de cavalerie, en fait intempestives, manifesteront une témérité intacte non seulement pour lui-même, mais – ce qui importe plus – pour ses hommes et son camp tout entier. Par ailleurs, Clausewitz se contente de rapporter l'ignorance de Ney au savoir d'un observateur idéal rétrospectivement informé :

Ce n'est qu'aujourd'hui que nous voyons qu'il pouvait [s'emparer facilement des Quatre-Bras], en faisant entrer dans nos calculs toutes les circonstances fortuites que l'on ne pouvait prévoir¹⁷.

16. À condition de l'élargir à celle de la recherche (*search*), la théorie du choix risquée de von Neumann et Morgenstern suffit pour l'analyse qu'ébauche le paragraphe suivant.

17. *La Campagne ...*, p. 105.

On retrouve ici la distinction wébérienne de la rationalité subjective et de la rationalité objective, qui est fondamentale mais insuffisante, parce qu'il faut aussi rapporter l'ignorance de Ney au savoir partiel qu'il aurait pu rationnellement acquérir, toutes choses égales d'ailleurs. Ney avait de la cavalerie et il ne semble pas avoir poussé bien loin les reconnaissances au matin du 16 juin, pendant qu'il attendait statiquement les ordres de Napoléon. Qu'il manifeste une forme d'irrationalité cognitive, cela se devine à la lecture de La campagne si l'on dispose d'une taxinomie des concepts de rationalité plus poussée que celle de Clausewitz. Les théories économiques jouent encore ici leur rôle clarificateur, en distinguant la décision prise à information donnée et celle de rechercher l'information, qui devient alors l'objet d'un calcul spécifique, puis en recombinaison les deux dans un problème de décision global.

S'il est vrai que, dans le passage sur Ney, Clausewitz en reste à un niveau de généralité décevant, il laisse paraître ailleurs d'étonnantes fulgurations. Dans le chapitre XLVIII (« Considérations sur la bataille. Bonaparte. »), il se demande si Napoléon n'aurait pas dû renoncer à livrer la bataille contre Wellington ou, du moins, l'interrompre dans l'après-midi après avoir constaté les résultats de la première offensive, qui étaient pires que médiocres, et reçu la nouvelle inquiétante – acquise plus tôt que ne le veut la légende hugolienne – que les Prussiens marchaient contre son aile droite¹⁸. La réponse de Clausewitz, qui sert aussi de conclusion au chapitre, est loin d'être défavorable au vaincu de la campagne :

Un capitaine prudent, Turenne, Eugène, Frédéric le Grand, qui ne se serait pas trouvé dans une situation aussi extraordinaire, qui aurait eu plus de responsabilité ou plus à perdre, n'aurait pas livré la bataille de la Belle-Alliance¹⁹ ; à midi, lorsque Bülow parut, il aurait rompu le combat et battu en retraite. [...] Mais pouvait-on mesurer [Bonaparte] à l'échelle à laquelle il faut mesurer un Turenne ? [...] Son unique chemin vers le but était précisément de poursuivre les dernières espérances, de chercher à fixer la fortune, même par son fil le plus fragile. Quand il s'avança contre Wellington, presque certain de sa victoire, 10 000 hommes apparurent dans son flanc droit. Il y avait cent à parier contre un que cinq ou six fois autant d'hommes les suivaient, et alors on ne pouvait plus gagner la bataille. Mais il était pourtant possible que ce ne fût qu'un détachement de force médiocre et que beaucoup d'incertitudes et de prudence empêchassent son entrée en ligne efficace. De l'autre côté, il n'y avait pour lui qu'une chute inévitable ; devait-il se laisser effrayer par un danger incertain ? Non, il y a des situations où la plus

18. Cette question se retrouve dans toutes les études militaires ultérieures. Certains fixent le moment du retrait après la seconde offensive manquée et avant la troisième, d'autres après la première, d'autres encore plus tôt, quand il apparut que les Prussiens approchaient, soit à 13 ou 14 heures. La critique récente a cependant évoqué une victoire possible sur les Anglo-Hollandais au moment tardif – vers 18 heures – où ils durent évacuer la ferme de Haye-Sainte ; cette circonstance favorable donnerait un sens à l'obstination de Napoléon.

19. C'est l'appellation que Blücher proposa dans une intention symbolique évidente et que les Allemands retinrent longtemps parce qu'elle valorisait l'intervention prussienne ; on la trouve chez Clausewitz. L'appellation de Waterloo provient de Wellington et, de manière tout aussi transparente, privilégie la contribution britannique ; la consonance anglaise du mot peut avoir joué. Il serait préférable de parler de la bataille du Mont-Saint-Jean, d'après le nom de la colline que Napoléon ne réussit jamais à prendre.

grande prudence n'est à chercher que dans la plus grande hardiesse ; la situation de Bonaparte était de celles-là²⁰.

Le brio aphoristique du passage ne doit pas faire écran. Il est, de plus, techniquement rigoureux, comme ne l'était pas celui sur Ney, car il distingue en les détaillant *les trois composantes* que doit comporter à tout le moins une explication fondée sur la rationalité subjective : d'une part, les gains ou les pertes qui résultent des actions choisies en conjonction avec des états de choses qui ne dépendent pas d'elles ; d'autre part, l'incertitude régnant sur les états de choses ; enfin, l'attitude à l'égard du risque, paramètre autonome qu'il convient de fixer si l'on veut mener l'analyse à bien. Clausewitz justifie et, ce faisant, explique les actions de Napoléon le 18 juin – engager, puis continuer la bataille – par la réunion d'un goût pour le risque extrême, d'une chance de gain très faible qu'il va jusqu'à probabiliser à titre illustratif, enfin d'une perte au montant limité relativement à celui du gain. Comme un bon théoricien du choix rationnel, il n'envisage pas d'efficacité causale séparée pour les composantes, mais les fait agir uniquement par leur combinaison. Il affirme en substance que la première et la troisième ont compensé la deuxième. Il s'arrête ainsi à la lisière d'une modélisation quantitative à la manière des économistes, même s'il continue à utiliser le langage de la psychologie morale, et l'effet littéraire surprenant de son texte vient justement de ce que l'ancien et le nouveau s'y entrecroquent parfois dans la même phrase.

Lorsqu'il veut expliquer une action, Clausewitz donne toujours sa chance à l'hypothèse de rationalité, mais il lui arrive d'y renoncer au vu des conclusions qu'elle impliquerait. Il procède ainsi lorsque, plus haut dans le chapitre XLVIII, il évalue la tactique choisie par Napoléon pour venir à bout de Wellington. Presque tous les commentateurs s'accordent sur le plan, qui consistait simplement à percer le centre adverse ; les Français lancèrent contre lui trois coups de butoir, d'abord avec l'infanterie du 1^{er} corps, puis avec des unités de cavalerie lourde, enfin avec l'infanterie de la Garde. Clausewitz prétend que, si Napoléon choisissait l'attaque au centre, il devait lui consacrer plus de moyens dès le début, et il recommande l'engagement simultané du 6^{ème} corps, qu'il avait placé à l'aile droite, et celui d'une partie de la Garde, qu'il tenait en réserve pour la fin de la bataille. L'argumentation est de nature technologique : elle invoque la difficulté intrinsèque à percer le centre de l'adversaire quand on l'attaque à découvert sur une faible pente qui permet la contre-offensive et sur un espace restreint qui limite la largeur du front, comme il en allait précisément au Mont-Saint-Jean. La conclusion se rapproche maintenant beaucoup d'un diagnostic d'irrationalité :

Bonaparte manquait de forces pour préparer convenablement le choc sur le centre ennemi comme actuellement doit l'être tout choc ; il manquait aussi de temps. Il dut donc tout précipiter. Ce n'était plus un plan pesé avec sagesse et conduit à maturité, mais un acte aveugle de désespoir²¹.

Pour un théoricien du choix rationnel, cette analyse est trop courte : au lieu d'introduire, et de peser les unes contre les autres, des considérations d'utilité, de risque et de

20. *La Campagne ...*, p. 156-157.

21. *Ibid.*, p. 153.

probabilité, elle consiste simplement à vérifier l'adéquation du moyen choisi à une fin supposée. Si Clausewitz peut se ramener à ce mode de résolution, c'est qu'il n'envisage que le plan d'attaque frontale prêté à Napoléon. La suite du texte élargit le problème de décision en considérant aussi les deux autres plans dont celui-ci disposait, l'attaque à droite et l'attaque à gauche, et elle impliquerait alors de reprendre le diagnostic initial ; mais Clausewitz ne fait pas le retour en arrière qui s'impose. Si Napoléon a délibérément exclu d'attaquer à droite, c'est qu'il redoutait la menace prussienne, auquel cas, le refus d'engager le 6^{ème} corps dans une attaque frontale, bien qu'il diminuât les chances de succès de ce mode d'opération, devient compréhensible et peut-être justifiable. Les faiblesses du choix impérial pourraient donc avoir été assumées rationnellement. L'erreur de Clausewitz est ici de découper le problème de décision global, en traitant d'abord d'un *sous-objectif* (la réussite de l'attaque au centre), puis de l'*objectif d'ensemble* (la victoire, qui sert de critère aux trois directions d'attaques) ; du coup, certaines liaisons pertinentes sortent du champ de l'analyse. Malgré sa fragilité, le passage est instructif parce qu'il révèle que, pour Clausewitz, la rationalité sert toujours d'hypothèse, mais non de conclusion. S'il est un théoricien du choix rationnel avant l'heure, il ne l'est pas dogmatiquement, et, plus encore que des économistes contemporains, qui font difficilement place à l'irrationalité dans leurs explications, il se rapprocherait de Weber, lequel propose d'affaiblir les idéaux-types de rationalité au fur et à mesure que leur application rencontre des résistances²².

Il est un degré d'innovation technique absent de *La Campagne*, y compris des pages les plus solides, celui qui ferait passer l'analyse du cas de l'incertitude naturelle à celui de l'incertitude stratégique. Les théories économiques du choix rationnel se rangent aujourd'hui sous un chef ou l'autre : la théorie de la décision, définie strictement, s'occupe du premier type d'incertitude, et la théorie des jeux du second, celle-ci étant parfois redéfinie de manière à inclure celle-là comme un cas-limite. À la séparation disciplinaire correspondent des modes de traitement spécifiques : une des théories développe des critères pour la décision optimale d'un individu isolé, tandis que l'autre élabore des concepts d'équilibre pour rendre cohérentes les décisions optimales de plusieurs joueurs, décisions prises en connaissance mutuelle de cause. Une lecture fondée sur ces développements révèle que Clausewitz en reste au premier niveau d'analyse, alors même que son objet le force à envisager des acteurs multiples. Sa méthode est de les considérer tout à tour en leur attribuant chaque fois des relations à sens unique. Ainsi, d'après le passage cité plus haut, Napoléon se préoccupe de Blücher, mais non pas Blücher de Napoléon, de sorte que le calcul du premier sur l'entrée dans la bataille du second se ramène à la prévision d'un phénomène naturel. Suivant un autre passage, ce sera Blücher qui se préoccupe de Napoléon, et à nouveau unilatéralement. Un tel procédé se défend mieux pour l'analyse tactique d'une bataille, qui peut à la rigueur se voir comme une suite d'actions et de réactions enchaînées, que pour l'analyse stratégique d'une campagne, dans laquelle, on le sait bien, chaque côté s'efforce d'intégrer les plans de l'autre dans les siens propres²³.

22. Ce principe figure dans les essais méthodologiques de Weber (1922) et l'on considère d'habitude que ses travaux historiques l'illustrent.

23. Mongin (2008) applique la théorie des jeux au tournant stratégique de la campagne : la décision que Napoléon prit le 17 juin d'envoyer Grouchy à la poursuite des Prussiens battus la

Il n'est guère surprenant que Clausewitz n'anticipe pas le point de vue de l'incertitude stratégique, alors que celui-ci ne s'est dégagé qu'avec peine du point de vue plus immédiat de l'incertitude naturelle, et il est remarquable qu'il s'avance déjà loin vers des modèles de la décision individuelle. Combiné à l'alternance des chapitres narratifs et analytiques, ce trait achève de mettre le stratège à part du plus grand nombre de ses successeurs, en dépit de la première impression qu'il leur aurait frayé le chemin. Dans l'immense littérature historique sur Waterloo, il suffit de le comparer à Fuller, un autre général théoricien, ou à tel autre spécialiste des universités ou des écoles militaires²⁴. Ce qu'on lira chez eux s'apparente au récit intelligible, tandis que Clausewitz fait un pas vers un genre mixte, qu'on pourrait nommer à bon droit celui du récit analytique²⁵.

3. Stendhal

Les chapitres II-V du livre I de *La Chartreuse de Parme* retracent la journée de Waterloo. Stendhal s'y livre à une fantaisie littéraire dénuée d'ambition historique, en prenant de plus des libertés avec la géographie ; mais il parvient à illustrer un point de vue légitime sur l'événement, celui de l'acteur secondaire ou du témoin passif, avec une justesse d'expression et d'idées qui a forcé l'admiration de tous ses lecteurs. Les exégètes vont jusqu'à trouver au récit de la bataille de Waterloo une exactitude qu'il ne peut pas avoir. C'est leur manière imparfaite de reconnaître qu'il contient plus de vérités sur les batailles *en général* que certains ouvrages d'ensemble et, d'ailleurs, que certains témoignages sur cette bataille particulière, qui souffrent d'être reconstitués après coup et d'obéir à une intention démonstrative²⁶.

Sans rappeler au lecteur, ni même supposer qu'il connaisse, les tournants de la journée du 18 juin, Stendhal promène son lecteur en tout sens sur le terrain des affrontements, à la suite de Fabrice del Dongo, qui cherche à trouver où se passe la bataille plutôt qu'il ne réussit à y participer. Stendhal n'évoque les déplacements de troupe et les autres faits objectifs de la journée que pour autant, seulement, que Fabrice y est impliqué. C'est pour accentuer ce choix de perspective qu'il représente le champ de bataille comme plus vaste et plus compartimenté qu'il n'était. La ligne de bataille de

veille à Ligny. La nature exacte des instructions données à Grouchy étant restée obscure, l'article propose de les reconstituer par la cohérence qu'elles donneraient à la stratégie globale de Napoléon, sous une hypothèse probabiliste d'information incomplète.

24. Par exemple, les ouvrages de Hofschröer (1998-1999) ou la monographie de de Vos (2002).

25. L'appellation de « récit analytique » (*analytic narrative*) vient de Gates *et alii* (1998), qui ne signalent pas le précédent de Clausewitz. Les problèmes que fait naître l'hybridation du récit et du modèle rationnel sont débattus par Elster (2000), Grenier *et alii*. (2001) et Mongin (2002, 2008).

26. Dans son édition classique des *Romans*, Martineau (1952, p. 1389-1392) s'autorise de Houssaye pour affirmer que le récit de *La Chartreuse* évoquerait correctement la fin de la bataille, et Blin (1954, p. 166) surenchérit. Comme Martineau le rappelle plus opportunément, Stendhal s'est vu mêlé à d'autres épisodes militaires, en Russie et à Bautzen, qu'il a pu se remémorer. Par ailleurs, Blin (1954, p. 165-166) pense que Courier aurait précédé Stendhal dans le privilège inattendu qu'il accorde à l'acteur secondaire d'un récit de bataille.

Waterloo couvrait seulement 4 km contre plus du double à Austerlitz. Les travaux d'arasement provoqués par la création d'une butte commémorative ont perturbé le relief, mais, pour avoir été plus pentu qu'il ne se voit aujourd'hui, il ne comportait pas de grands dénivelés. Ainsi, les soldats d'un même camp restaient toujours au contact et les longues chevauchées en petits groupes qu'évoque *La Chartreuse* apparaissent rigoureusement impossibles. Il est vrai que les témoins oculaires, et peut-être même les chefs suprêmes, n'eurent jamais de vision générale satisfaisante ; mais ce fait s'explique par les champs non fauchés, la pluie ruisselante jusque tard dans la matinée, la fumée des canons et des tirs d'infanterie, et l'étirement des colonnes en profondeur qu'imposait l'étroitesse du front.

Le très jeune héros de *La Chartreuse* – il n'est âgé que de 17 ns – est venu de son Piémont natal pour servir l'Empereur qu'il idolâtre et pour en découdre avec les puissances réactionnaires, exécrées par l'aristocrate libéral et le patriote italien qu'il est à la fois. Combattant novice, il rêve de s'illustrer par son courage et sa ténacité, ignorant tout de la tactique, de la stratégie et de l'histoire militaire ; pour lui, une bataille décisive n'est jamais qu'une mise à l'épreuve des qualités individuelles. Il déchantera sans revenir entièrement de ses illusions. Déçu du peu qu'il accomplit et même du peu qu'il voit pendant la journée fatidique, il se demande à plusieurs reprises : ceci est-il donc une bataille ? Après qu'il a suivi les troupes en retraite, il en vient à se poser la question différente : ai-je bien participé à la bataille de Waterloo ?

Monsieur, c'est la première fois que j'assiste à la bataille, dit-il enfin au maréchal des logis ; mais ceci est-il une véritable bataille²⁷ ?

Son principal chagrin était de n'avoir pas adressé cette question au caporal Aubry : Ai-je réellement assisté à une bataille ? Il lui semblait que oui, et il aurait été au comble du bonheur s'il en eût été certain²⁸.

Il n'était resté enfant que sur un point : ce qu'il avait vu, était-ce une bataille ? et en second lieu, cette bataille était-elle Waterloo²⁹ ?

Le rapprochement des trois extraits manifeste une subtile transformation des idées. Si, à la fin de la journée, Fabrice en vient à s'interroger sur sa participation à une bataille désignée, Waterloo, c'est qu'il ne doute plus vraiment qu'il ait participé à une bataille prise en général. La seconde question ne se pose évidemment que parce que la première appelle une réponse affirmative. Ainsi, Fabrice reconnaît qu'il ne savait pas au départ ce qu'était une bataille et qu'il le sait mieux désormais. Le doute qui subsiste en lui porte sur l'association problématique d'un événement historique particulier avec ce qu'il vient d'apprendre à reconnaître par concept. Mais il suffit d'explicitier la seconde question pour voir qu'elle ne pouvait pas se poser dans ces termes ; car, si près de l'événement, Fabrice ne pouvait entrevoir ni le toponyme qui s'imposerait pour le désigner, ni même qu'on en parlerait comme d'un tournant de

27. *La Chartreuse de Parme*, p. 96.

28. *Ibid.*, p. 118.

29. *Ibid.*, p. 131.

l'histoire. Il paraît évident qu'une bataille ne trouve pas tout de suite sa dénomination conventionnelle. Dans le cas d'espèce, les premiers comptes rendus ne privilégiaient aucun des toponymes qu'ils employaient, et la concurrence était d'autant plus vive que les vainqueurs – qui fixent le plus souvent la désignation – n'avaient pas les mêmes intérêts symboliques³⁰. Quant au statut de cette bataille dans l'histoire, il tient notamment à ce qu'aucune autre ne la suivit, ce qui est une autre information rétrospective³¹. Ainsi, *La Chartreuse* énonce la question de Fabrice, le 18 juin, comme elle pouvait seulement se formuler après coup.

Dans tous les récits, qu'ils soient d'histoire ou de fiction, il se rencontre des anachronismes puisque le langage du narrateur se ressent de la position temporelle ultérieure qui est la sienne. La formulation stendhalienne est d'une incongruité plus profonde, car le terme anachronique figure dans le propos même du héros. Celui-ci parle comme pourraient le faire les lecteurs de *La Chartreuse*. Pour eux, la bataille de Waterloo est une réalité bien définie, unique et stable, comme ces gravures d'Épinal qui prétendent la représenter. En prêtant à son héros un langage descriptif inadéquat, Stendhal en amorce la contestation métalinguistique. Simplement par ce tour il commence à révoquer en doute les significations communément acceptées des concepts de bataille et d'événement historique. Nous proposons de relire les chapitres II-V à ce point de vue, qui fait du personnage romanesque l'opérateur inconscient d'une exploration sémantique.

Une lecture aussi abstraite n'est pas illégitime dès lors qu'il est entendu que *La Chartreuse* en admet d'autres, plus concrètes et peut-être plus naturelles, y compris pour les pages que nous avons sélectionnées. On donne souvent le livre pour un roman d'apprentissage, sur le modèle inauguré par *Wilhelm Meister*, et le récit de Waterloo s'accorde en effet pleinement à cette interprétation. Pendant le cours de la bataille, Fabrice est encore assez enfant pour toucher le sentiment maternel de la cantinière, qui le sauve de plusieurs mauvais pas, mais les dames flamandes qui le recueilleront blessé s'attendriront des malheurs du jeune guerrier ; c'est qu'il est presque devenu adulte dans le temps de l'épreuve. Partant du principe que les hommes et les actes se divisent en bons et mauvais, Fabrice en rabattrait, découvrant que, lorsque la survie est en jeu, rien ni personne ne peut passer pour absolument bon ou absolument mauvais, et le bravache qu'il était finira par fuir comme les autres. La déconfiture des idées chevaleresques signale son entrée dans l'âge adulte. Ainsi, le thème de l'apprentissage parcourt les chapitres II-V ; mais c'est un autre principe, moins coloré de psychologie, que nous allons mettre à l'épreuve sur le même texte. Au lieu de l'*Erfahrungsroman* goethéen, le précédent littéraire sera pour nous le conte philosophique voltairien, et, s'il fallait justifier cette référence, nous ne manquerions pas entièrement de ressources biographiques. Stendhal n'a-t-il pas fait connaître son admiration pour le XVIII^e siècle plus fortement que sa dette à l'égard du romantisme³² ?

30. Voir *supra* la note 19.

31. Davout, qui commandait à Paris, aurait pu livrer une bataille supplémentaire sous les murs de la capitale. Napoléon lui-même aurait pu tenter de poursuivre autrement la résistance.

32. La *Vie de Henry Brulard* et le *Journal* témoignent d'un attachement à l'esprit et aux maîtres du XVIII^e siècle, que le premier texte fait remonter à l'influence du grand-père Gagnon ; voir les *Œuvres intimes* réunies par Martineau.

Suivant le dictionnaire, une bataille se définit comme un combat général ou collectif. La racine des deux substantifs est la même, mais la terminaison du premier indique la pluralité d'individus, alors que le second couvre plus largement, ce qui autorise à parler de combat singulier. Il faut ajouter que la pluralité des individus se rencontre des différents côtés qui s'affrontent : un lynchage ne compte pas comme un exemple de bataille. Les dictionnaires disent aussi parfois que la bataille est un combat d'armées, ce qui, pour le coup, détermine trop l'usage ; on l'expliquera mieux en disant qu'elle est un combat *entre des groupes identifiés comme tels et organisés pour se nuire*. Par ailleurs, le langage ordinaire distingue la bataille et la campagne, même s'il ne le fait pas à la manière technique de Clausewitz ; chacun peut sentir que l'extension spatio-temporelle différencie les deux. Au sens coutumier, une bataille se déroule en un lieu et un moment donné – celle de Waterloo, entre la colline du Mont-Saint-Jean et la ferme de la Belle-Alliance du nord au sud, entre la ferme de la Papelotte et le village de Plancenoit d'ouest en est, le 18 juin 1815, de 11h30 jusqu'au coucher du soleil.

L'expérience de Fabrice à Waterloo s'accorde-t-elle avec ces précisions sémantiques ? Rappelons brièvement les vicissitudes par lesquelles passe le héros. Dans un habit de hussard qu'il a emprunté, il se laisse amener par une cantinière vers un autre corps que celui auquel il est supposé appartenir, croise une troupe à cheval menée par un général qui s'avérera être Ney, la suit en divaguant, passe devant l'Empereur qu'il ne reconnaît pas, et, l'escorte de Ney devenant celle d'un autre général, il se trouve le suivre sans l'avoir voulu. Dépossédé de son cheval, il reprend ses divagations, cette fois comme fantassin, en suivant un groupe auquel il réussit à s'intégrer ; c'est ainsi qu'il participe à la retraite, qui est une vraie débandade. Happé par un officier, il reçoit l'ordre d'empêcher les soldats de fuir et il risque sa vie dans cette mission. Blessé par des hommes de son camp, il fuit à son tour dans une direction prise au hasard.

La définition précédente de la bataille est malmenée par cette séquence. Les hommes ne forment bloc, ni d'un côté, ni surtout de l'autre, l'ennemi étant le plus souvent hors d'atteinte et même invisible. Fabrice n'apercevra que de petites troupes, à la composition instable, qui s'affrontent brièvement avant de suivre leur chemin. La dimension collective du combat est donc prise en défaut, et l'idée même de combat décrit mal l'agitation de la journée. Fabrice en fait judicieusement la remarque :

Mais réellement, pendant toute la journée, je ne me suis pas battu, j'ai seulement escorté un général. – Il faut que je me batte, dit-il à la cantinière³³.

Pour avoir rencontré Ney, Fabrice a bien dû se trouver au centre du champ de bataille ; et pourtant, le récit ne fait apparaître ni centre, ni périphérie, ni limites même approximatives du terrain. Les événements ne sont pas plus faciles à découper que les lieux : rien n'est apparu des offensives manquées qui se succédèrent, et la retraite constitue la seule scansion manifeste de la journée ; mais Fabrice n'en prend conscience qu'une fois pris dans le flot, et il ne pourra pas mieux dire quand elle s'achève.

Le concept de la bataille qui se dégage de la séquence pourrait être ainsi résumé : des mouvements individuels ou en petits groupes, qui se succèdent en réaction les uns aux autres avec une intensité variable et des directions différentes, sans jamais obéir

33. *La Chartreuse de Parme*, p. 104.

à des raisons manifestes. Des déplacements qui sont à ce point erratiques ne mettent pas les hommes à part des animaux et des projectiles qui abondent aussi sur le terrain, ce que Fabrice dit à nouveau très bien :

Ce sont comme des moutons qui se sauvent , dit Fabrice au caporal d'un air naïf.
– Veux-tu bien te taire, blanc-bec ! dit le caporal indigné ; et les trois soldats qui composaient toute son armée avec Fabrice regardèrent celui-ci comme s'il avait blasphémé³⁴.

L'échange illustre parfaitement la technique du décalage sémantique mise en œuvre tout au long du passage. Après Voltaire et Montesquieu, qui se servaient de Hurons et de Persans, mais en dissimulant mieux son ironie, Stendhal exploite la présence d'un naïf dans des circonstances connues et supposées bien comprises pour démonter de trop faciles certitudes. En accord avec le modèle des *Erfahrungsjahre*, il est complice de son lecteur, qui est comme lui-même plus accompli que son personnage ; en accord également avec le modèle du conte philosophique, il est complice de son personnage contre les stéréotypes de son lecteur. La différence avec Voltaire et Montesquieu vient de ce que Stendhal n'ébranle pas tant des *vérités* que des *significations* figées en évidences. Il n'a pas de thèse à défendre sur la bataille de Waterloo, et sans doute accepte-t-il bien des opinions communes sur elle – par exemple qu'elle eut pour résultat de consolider la réaction dans toute l'Europe ; il place l'esprit critique à un autre niveau. En outre, les philosophes attaquaient le dogmatisme au nom du sens commun, et Stendhal en fait précisément la cible de son ironie.

Dans son détail narratif, le passage aggrave le démontage des significations. Même s'ils sont aléatoires, des mouvements d'entités invariables supposent encore de l'objectivité – ce sont les mêmes choses qui se déplacent. Or, dans *La Chartreuse*, cette représentation disparaît quelquefois derrière l'évidence antérieure des couleurs et des sons. Il est ainsi question de « fumée blanche », de « lignes fort étendues d'hommes rouges (qui) semblaient tout petits, pas plus hautes que des haies », d'un bruit de cuirasse frappée et des grondements divers, tantôt dissociés, tantôt réunis dans une sorte de basse continue³⁵. Intentionnellement, Stendhal ne parle pas aussitôt du canon et des coups de fusil, des uniformes anglais, du corps à corps des cavaliers, et ces précisions objectivantes seront le fait des interlocuteurs de Fabrice. Dans ces moments du récit, le lecteur est attiré vers une *phénoménologie de la bataille*. Si elle vaut exemplairement pour Fabrice, elle s'appliquerait à tout observateur qui parviendrait à voir et écouter sans interposer le sens reçu des choses³⁶.

Le démontage sémantique régit tellement le passage qu'il est tentant d'y faire tenir toute l'analyse. Mais, de même que Montesquieu et Voltaire, et surtout le premier, ne

34. *Ibid.*, p. 109.

35. *Ibid.*, respectivement p. 87, 96, 100 et 90.

36. Merleau-Ponty (1945, p. 416-417) ne tente pas ce rapprochement dans le court passage qu'il consacre à Waterloo vu par Fabrice. Il insiste sur la difficulté à traiter du social comme d'un objet (« en troisième personne ») et représente alors l'échec du héros comme exemplaire ; c'est manquer la dénivellation sémantique avec l'observateur ordinaire, qui fait l'objet de la présente analyse.

condamnaient pas toujours ce dont ils se moquaient par Persan ou Huron interposé, de même Stendhal ne veut pas imposer la manière de voir de son naïf, et il en reste lui-même à un stade de moquerie intermédiaire. Il ne faut pas se méprendre sur la phrase : « Il n'était resté enfant que sur un point : ce qu'il avait vu, était-ce une bataille? et en second lieu, cette bataille était-elle Waterloo ? » Le doute qui persiste finalement chez Fabrice n'est plus que résiduel et Stendhal prend d'ailleurs ses distances : il semble concéder maintenant que Fabrice a vu une bataille *au sens ordinaire* et, de fait, l'événement *qu'on désignera* comme la bataille de Waterloo. Les significations communes s'appliqueraient-elles malgré tout ?

En relisant le texte avec cette grille, on doit convenir que les différends sémantiques entre Fabrice et ses interlocuteurs ne tournent jamais à leur désavantage, mais au sien. Le naïf rend correctement ce qu'il perçoit, mais il ne sait pas lui donner de sens ou se méprend sur le sens approprié. C'est la cantinière qui lui apprend ce que veut dire l'étrange fumée blanche. Au passage, elle lui fait sentir qu'il avait manqué la distinction vitale des amis et des ennemis :

Cette fumée blanche, que tu vois là-bas par dessus la haie, ce sont des feux de peloton, mon petit. Ainsi, prépare-toi à avoir une fameuse venette, quand tu vas entendre siffler les balles³⁷.

Plus tard, Fabrice se croit attaqué par quatre hommes au galop. Il s'agissait seulement d'estafettes de son camp³⁸, ce qui montre qu'il ne maîtrise toujours pas la différence des deux côtés, peut-être parce qu'il ne reconnaît pas tous les uniformes, peut-être parce qu'il n'a pas encore l'idée de toutes les spécialités militaires ; le concept d'estafette est certainement difficile pour un novice. Quand tout vacille à la fin, des soldats se mettent à courir « dans une confusion qui surprit fort notre héros ; il trouva qu'ils avaient l'air penaud »³⁹. Stendhal a dû vouloir que l'adjectif paraisse étrange : « penaud » se dirait d'un individu qui subit une déconvenue de moyenne importance, mais non pas d'une foule entière et qui, de plus, se débat pour sa survie. Fabrice doit encore à son mentor, la cantinière, d'apprendre que les soldats non seulement courent, mais fuient, en d'autres termes que la retraite a commencé. Même après cette illumination, il manque en partie le sens de l'événement, c'est-à-dire la déception et la peur chez les soldats en fuite, ce que le mot « penaud » – sur lequel Stendhal ne revient pas – exprimait inadéquatement. La candeur de Fabrice est insoutenable ; elle le met chaque fois en péril, et le bon jugement est du côté de ses interlocuteurs.

Il y a plusieurs explications possibles au fait que Stendhal résolve au profit du sens commun le décalage sémantique créé par son naïf. L'une est qu'il se satisfasse, au fond, du concept ordinaire de bataille, avec ses propriétés admises, la division des masses en deux camps, les limites étroites de temps et d'espace, les phases caractéristiques d'attaque, de suspension ou de retraite. Stendhal ne douterait pas non plus de l'identité de l'événement Waterloo, avec sa position reçue dans l'histoire. S'il n'accentue pas outre mesure le retour au réel, c'est qu'il était plus agréable de flotter en dehors

37. *La Chartreuse de Parme*, p. 87.

38. *Ibid.*, 97.

39. *Ibid.*, 104.

avec l'aimable Fabrice. Une autre explication, de nature plus subtile, est que Stendhal veut jeter durablement le doute sur les idées communes, mais qu'il doit trouver un procédé pour communiquer avec son lecteur, qui justement partage ces idées. Ainsi, la résolution servirait uniquement à faire sentir au destinataire du livre où réside le décalage et à le lui rendre plus intense par le moyen d'un contraste forcé. L'hypothèse renvoie à une considération générale de théorie linguistique.

En suivant Frege, celle-ci a mis en évidence la distinction de la référence et de la signification, c'est-à-dire de la chose désignée et de son mode de présentation. Les mêmes corps colorés qui s'agitent au loin se présentent différemment à Fabrice et à la cantinière. Dans cette pluralité de significations pour une même référence, une hiérarchie s'installe en rapport avec des conventions prédominantes. Idiosyncrasiques, les significations de Fabrice ne valent pas celles de ses interlocuteurs, qui s'accordent de plus avec le lecteur. Sans les explications que la cantinière donne inlassablement, nous, destinataires du récit, ne saurions pas même de quoi Fabrice veut parler. Il est conforme à la conception frégréenne que l'on n'appréhende plusieurs significations qu'en privilégiant l'une d'entre elles, qui met en rapport avec la référence et fonctionne donc aussi comme une désignation.

Il est difficile de choisir entre les deux lectures parce que, naturellement, le genre romanesque ne force pas Stendhal à préciser ses idées. Il sous-entend parfois que les concepts de la cantinière l'emportent sur ceux de Fabrice parce qu'ils servent à coordonner les acteurs et à préserver leurs intérêts dans une situation critique. En synchronisant les mouvements, la compréhension partagée des menaces favorise les chances de survie. Mais le sous-entendu bien compris pourrait être que ces concepts n'ont pas d'intérêt au-delà de leur fonction pratique. Ainsi, Fabrice aurait plus subtilement pénétré le sens du 18 juin 1815 que le tout-venant des militaires et des professionnels du récit de bataille.

4. Remarques sur l'interprétation et la pluralité interprétative

Définir ce qu'est une interprétation peut sembler présomptueux, alors que les philosophes du courant herméneutique se sont gardés de le faire⁴⁰. Mais chez eux, la cohérence méthodologique imposait l'abstention, puisque le sens de ce qu'est l'interprétation ne pouvait leur apparaître, justement, qu'au terme d'une interprétation, et, de fait, ils l'ont fait comprendre, indirectement et imparfaitement, par les moyens qu'ils jugeaient seuls disponibles, en réexaminant les procédés traditionnels de l'exégèse et les travaux des philosophes qui leur avaient ouvert le chemin. Qui n'adhère pas à leur système entier n'est pas contraint par leurs méthodes et peut s'en éloigner deux fois : d'abord en se risquant à proposer une définition explicite, ensuite en la rapportant aux données du langage ordinaire plutôt qu'aux grands témoignages du passé.

Par interprétation, nous entendons toute action plus ou moins systématique pour donner une signification à quelque chose qui est pris comme un signe, de manière à rendre plus clair, plus déterminé ou plus manifeste ce qui s'y trouve déjà de signification.

40. Nous n'avons trouvé de définition explicite ni chez Gadamer, ni chez Ricœur.

Conformément à une dualité familière, nous entendrons aussi par interprétation le résultat d'une telle action. D'après cet essai de définition, le concept a pour registre sémantique celui de la signification plutôt que d'autres catégories relationnelles du signe, comme la référence. L'emploi courant du mot « interprétation » cautionne un tel rattachement, qu'en revanche l'emploi savant, chez les linguistes et les logiciens, ne respecte pas toujours⁴¹. Pour autant, l'interprétation ne peut s'identifier à la signification puisque l'une consiste à attribuer l'autre et qu'une action diffère de l'objet sur lequel elle porte. Quand l'interprétation veut dire le résultat et non pas l'action, sa différence conceptuelle avec la signification demeure parce qu'elle porte la trace de son origine. C'est une chose pour un signe que de bénéficier d'une signification, c'en est une autre que de l'avoir reçue d'un interprète ; dans tous les cas, le rôle de celui-ci pour réaliser ce qui était latent apparaît fondamental. L'usage cautionne à nouveau ce qui précède, tant la dualité de l'action et du résultat que le pouvoir de l'interprète sur les deux⁴².

Il faut ajouter que l'action de l'interprète est *systematique*, du moins jusqu'à un certain degré. On ferait violence à la langue si l'on prétendait qu'une attribution de signification qui n'est pas globale et unifiée – au moins relativement à ce qui préexiste – constituait une interprétation. L'affirmation sémantique revêt ici une double portée : d'une part, l'interprète s'occupe d'un groupe de signes plutôt que d'un signe unique, et ce groupe n'est ni accidentel, ni instable, c'est une totalité qui se tient, un *complexe* ; d'autre part, l'action de l'interprète pour doter de signification un signe donné s'effectue en accord avec des actions semblables sur d'autres signes du complexe, elle est une action organisée, c'est-à-dire *cohérente ou voulue comme telle*. Chaque fois que l'interprète semble ne s'attacher qu'à un seul objet d'application, c'est ou bien qu'on abstrait une action particulière de son activité plus générale, ou bien qu'on se méprend sur le signe d'apparence unique : il est, en fait, un complexe de signes et l'interprète s'occupe de tous à la fois.

On peut demander à un traducteur le sens d'une expression isolée dans une langue étrangère, mais sa réponse n'est pertinente que parce qu'il sait répondre sur d'autres expressions de la même langue ou qu'on peut se substituer à lui pour ces compléments. Et l'aruspice qui décide de l'avenir en fonction du vol des oiseaux décompose le signe global en d'autres plus fins : les directions, les vitesses, les trajectoires ; son pouvoir divinatoire, c'est-à-dire interprétatif, vient de ce qu'il maîtrise les significations dans ce complexe, imperceptible au client qui l'emploie. Avec la traduction et l'interprétation divinatoire, l'exégèse offre l'un des modèles les plus traditionnels et – au moins historiquement – les plus fondamentaux de l'interprétation. Elle aussi prend pour objets des complexes de signes, en l'occurrence linguistiques et, plus précisément, écrits. Une exégèse et, déjà, un simple commentaire de texte manifestent didactiquement le holisme de l'interprétation dans ses deux versants, objectif (les complexes) et subjectif (l'effort de cohérence).

Enfin, l'interprétation est *orientée* dans une direction qui paraît constante, même s'il n'est pas facile de la caractériser précisément. L'activité de l'interprète se justifie

41. En théorie des modèles, par exemple, le mot « interprétation » sert principalement à couvrir des attributions référentielles.

42. Au point de vue de la théorie linguistique, l'interprétation paraît donc un concept pragmatique plutôt que sémantique.

soit par l'obscurité, soit par l'équivocité, soit par l'inaptitude expressive qu'il constate dans le matériau significatif de départ. L'interprète apporte de la clarté, de la détermination sémantique ou de l'explicite, sans quoi il ne mériterait pas son titre. Grand modèle de l'interprétation qui est lui-même surinterprété, l'exégèse biblique réalise tous ces effets à la fois. Les interprétations chrétiennes de l'Ancien Testament visent à y découvrir l'anticipation imparfaite de la venue du Christ au monde, telle que le Nouveau Testament la révèle et l'expose en détail. Dans cette application, on retrouve, d'une part, l'obscurité motivante du point de départ, qui, en l'occurrence, réside non seulement dans le texte lui-même, mais dans la pensée et les paroles des acteurs prophétiques dont il traite ; d'autre part, l'équivocité des signes et des actions, qui ont à la fois un sens extérieur et un sens intérieur ; enfin, la notion directrice d'un sens caché qu'il conviendrait de mettre au jour. Des exemples pareillement soutenus sont rares dans l'histoire du genre interprétatif, ce qui justifie que de nombreux philosophes, hors même de la tradition chrétienne, lui aient conféré une valeur canonique. Mais tout ce que le langage courant désigne comme interprétation révèle, quoique de manière souvent diffuse, l'un des caractères qui précèdent au moins. L'exception est encore une fois constituée par les emplois du mot, en logique et en linguistique, où l'idée de progression est absente. Ces emplois techniques s'écartent même plus profondément du sens ordinaire en ceci qu'ils admettent la possibilité d'une interprétation *ex nihilo*, c'est-à-dire qui attribuerait des significations à quelque chose qui n'en avait pas la moindre au départ⁴³.

L'exemple de Waterloo, avec les deux interprétations retenues, nous aiderait-il à perfectionner ces généralités prudentes ? Nous informerait-il, en particulier, sur une notion de pluralité interprétative qui ne se dégage pas encore de ce qui précède ? Il est permis de considérer, tout d'abord, la diversité *matérielle* des interprétations sous les deux angles des objets qu'elles traitent et de leurs moyens de traitement sémantique. Si l'on prend de nouveau l'usage courant comme norme, il ne semble pas que la pluralité ainsi conçue doive rencontrer de limites. Le mot d'interprétation, surtout depuis le XIX^e siècle, a circulé partout, en s'appliquant à des catégories métaphysiques aussi différentes que les choses, les états de faits, les événements, les processus et leurs résultats, les actions et leurs produits, les comportements non intentionnels. Malgré la disparate, on ne s'étonne plus d'entendre dire que l'épigraphe interprète une inscription funéraire, l'astrologue une configuration astrale, l'historien un événement militaire, le géologue l'orientation d'un pli, le critique une œuvre d'art, le psychanalyste une phobie. On ne s'étonne pas non plus d'entendre parler d'interprétations à propos de moyens expressifs nombreux – l'écrit et la parole, certes, plus souvent que les autres, mais aussi bien les procédés non linguistiques, représentatifs ou non, que sont l'imagerie, la plastique, la gestuelle, la composition musicale. Sous cet angle aussi, la tendance à l'élargissement est constamment avérée depuis le XIX^e siècle. Elle s'est traduite par des néologismes que l'on ne perçoit plus comme tels depuis longtemps ; ainsi, Littré signale comme un emploi récent l'interprétation, au sens de l'exécution, d'un morceau de musique ou d'une pièce de théâtre. Une telle diversité d'emploi contredit l'idée que la nature de l'objet déterminerait celle du moyen d'expression et, notamment, le privilège que la philosophie herméneutique juge bon d'accorder à l'écrit. S'il apparaît que l'écrit

43. Ici encore, la théorie des modèles illustre la déviation.

s'appelle souvent lui-même dans la reprise interprétative, ce n'est qu'une tendance, démentie justement par l'acception théâtrale ou musicale.

Ni plus, ni moins que d'autres, notre exemple illustre la souplesse de l'interprétation aux deux points de vue qui viennent d'être distingués. Au départ, elle s'attache à des faits et des d'actions qu'elle réorganise en *événements* plus ou moins vastes – la bataille dite de Waterloo, la campagne du même nom, les Cent Jours, l'Empire – et plus ou moins notables – Waterloo passe pour un événement *historique*, mais non pas Ligny. La promotion sémantique peut s'arrêter à tous les stades ; ainsi, Quatre-Bras est demeuré à celui, modeste, de la rencontre. L'interprétation de Stendhal est en rapport avec cette démarche constitutive, non pas tant qu'elle l'effectue elle-même que parce qu'elle la réfléchit et la thématise, qu'elle en fait sentir la nécessité derrière la répétition machinale de la terminologie. Les écrits servent à fixer l'événement, et ils participent même à sa formation première, non moins que la mémoire collective et la rumeur ; ainsi, le fameux article du *Moniteur*, peut-être dicté par l'Empereur à Laon. L'image et la représentation plastique, surtout au XIX^e siècle, auront facilité non seulement la transmission mais la fixation du sens ; il en est allé de même pour d'autres batailles de ce temps – Arcole, Austerlitz ou la Bérézina – mais le succès iconographique de Waterloo semble dépasser tout autre par son ampleur et sa diversité⁴⁴. Les différents média s'accordent approximativement sur la hiérarchie des faits : les imprimeurs d'Épinal ont popularisé la morne plaine, mais ignoré le carrefour de Quatre-Bras et la rivière de Ligny, que les poètes n'ont pas plus célébrés.

Une fois l'événement fixé, il reste à l'interpréter, et ce travail peut quelquefois consister à revenir en arrière, en le redécoupant alors que l'usage l'a solidifié, et niant même, s'il le faut, qu'il s'agisse d'un événement, *a fortiori* d'un événement historique. L'interprétation de Stendhal opère sur ce mode critique, assez rare. Avec la plupart des interprètes, Clausewitz accepte les classements hérités, quitte à en perfectionner le sens intime comme nous l'avons vu faire à plusieurs reprises, et il engage sa propre interprétation sur ce terrain présumé ferme. Il rencontre alors d'autres interprétations, celles de Napoléon, de Grouchy et de Gamot, qui s'étaient déployées sur le même arrière-plan sémantique, et ces interprétations, il les interprète en même temps qu'il propose la sienne. À ce stade, l'écrit boucle principalement sur lui-même.

Dans le pêle-mêle des applications que nous avons parcourues, on peut faire passer deux divisions élémentaires. La première sépare les objets de l'interprétation qui sont des signes par convention générale, principalement ceux du langage, et les objets que l'interprète constitue lui-même en signes alors que d'autres ne les considéreraient pas ainsi. Pour typifier cette distinction, qui peut devenir fuyante dans le concret, on opposera le traducteur et l'aruspice ; le premier n'est pas censé inventer de mots, alors que le second n'est pas tenu à l'avance par une liste de signes. La seconde distinction met à part les actions des hommes, parce que, dans ce cas, l'interprétation obéit à un modèle déterminé : en même temps qu'elle honore son concept général, qui est d'attribuer des significations à des objets pris comme signes, elle retient seulement des signes et des significations qui puissent appartenir aux acteurs eux-mêmes ; typiquement, elle se rattache à des *intentions* qu'elle présente le cas échéant comme inconscientes ou subconscientes. À un niveau de détermination plus élevé, souhaitable, mais souvent

44. Voir là-dessus Largeaud, 2008, p. 46 sq.

hors d'atteinte, l'interprète propose des *raisons*. La distinction interne, que nous ne justifierons pas ici, a pour corollaire que l'interprétation rationnelle n'est pas la seule possible dans l'ordre des actions humaines⁴⁵. En revanche, toute interprétation dans cet ordre est intentionnelle – l'adjectif renvoyant aux acteurs et non pas à l'interprète, comme dans « interprétation rationnelle ». L'usage et la pratique des sciences sociales paraissent cautionner le découpage, car ils ne traitent en objets d'interprétation ni l'ensemble des conséquences d'une action donnée, ni les seules conséquences rationnellement voulues, mais bien les conséquences intentionnelles ou, pour le dire mieux, celles que l'interprète envisagerait plausiblement ainsi. La préférence de Courbet pour les couleurs noires ou marron se laisse interpréter, mais non pas l'assombrissement que ses tableaux ont connu par la suite, qui résulte d'une réaction chimique sur les couleurs qu'il choisissait parce qu'elles contenaient du bitume. L'effet supplémentaire dépend de l'action initiale, mais comme une conséquence inattendue, et, à parler correctement, il s'explique et ne s'interprète pas.

Le récit, historique ou de fiction, est le procédé archétypique de l'interprétation quand elle porte sur des actions humaines. Sa composition n'autorise en principe que des enchaînements de nature temporelle, et, même si la pratique révèle de nombreuses exceptions, celles-ci doivent rester d'ampleur limitée. Une rupture de la séquence déroulée par le narrateur passe à bon droit pour une digression, et si elle se prolonge ou se répète, elle devient la marque sûre d'un récit manqué. Pour cette raison, le narrateur se contente généralement de *rapporter les intentions ou les raisons comme si elles étaient de simples faits*, à l'instar des actions elles-mêmes et de leurs conséquences. Complémentairement, le récit demande *un maximum d'ellipse* : il n'oblige pas toujours, ni même souvent, à énoncer les intentions ou les raisons pour que le lecteur comprenne qu'elles ont dirigé les actions. Il serait concevable, mais gauche, de raconter ainsi le début de la bataille de Waterloo : « Le matin du 18 juin, Napoléon voulait défaire Wellington et croyait pouvoir le faire ; il livra donc bataille. » Le désir et la croyance de l'acteur – ses raisons – paraissent trop évidents pour que l'historien doive les rappeler. En revanche, s'il écrit « Napoléon croyait la victoire possible » dans son récit des derniers moments de la journée, il va contre l'idée, devenue concevable à ce point, que Napoléon n'agissait plus qu'au petit bonheur ou cherchait à dramatiser son échec, et il a donc de bonnes raisons de s'exprimer. Quand l'indication est limitée aux croyances, comme dans le dernier exemple, elle sous-entend que les désirs restent inchangés ou sont d'un modèle courant, ce qui préserve la règle de l'ellipse. En revanche, l'historien devrait expliciter les désirs de Napoléon s'il jugeait que celui-ci aggrava sciemment la défaite, comme certains l'ont envisagé⁴⁶. Un récit bien mené respecte donc des règles d'amplification, que l'histoire manifeste mieux que la fiction narrative parce que celle-ci peut chercher à produire des effets en les bousculant.

La brièveté des récits en matière d'intentions et de raisons n'est admissible que pour autant que le lecteur les supplée à l'aide du sens commun. Ainsi, l'économie de moyens se paie d'une contrepartie, qui est la trivialité relative des contenus psychologiques.

45. Voir plus expressément Mongin (2002 et 2007). Les théoriciens du choix rationnels ne respectent pas toujours la distinction faite ici de l'intentionnalité de la rationalité.

46. La « défaite glorieuse », pour reprendre l'heureuse expression de Largeaud (2008), serait l'ouvrage de Napoléon lui-même, travaillant par avance à construire sa légende héroïque.

Certes, le narrateur devient explicite justement quand ces contenus s'enrichissent, mais l'autre contrainte signalée, celle du traitement factuel, l'empêche de les approfondir, ce qui restreint l'originalité des hypothèses qu'il se permet d'envisager. « Vers 18h, Napoléon ne croyait plus la victoire possible, et il voulut alors provoquer une défaite plus catastrophique encore que Wellington ne pouvait la lui infliger ; c'est pourquoi il sacrifia ses dernières réserves et le corps qui lui était cher entre tous, la Vieille Garde, dans une offensive condamnée par avance. » Des phrases semblables, sans être proprement choquantes, portent le récit aux limites de ses capacités expressives. Les motifs extraordinaires prêtés à Napoléon traduisent une disposition psychologique dont l'existence ne peut s'établir qu'au moyen de preuves – témoignages, documents, précédents – qui sont étrangères au déroulement temporel immédiat. Ainsi, le genre narratif n'est stable que dans les limites d'une certaine banalité ; sinon, il tend vers d'autres formes, que la monographie de Clausewitz illustre dans ses chapitres analytiques. Toutes relèvent encore de l'interprétation des actions, celle du *modèle* s'imposant pour la variante de l'interprétation rationnelle. Avec la complémentarité du récit et des procédés analytiques d'examen, dont la modélisation n'est qu'un exemple frappant, nous atteignons un deuxième sens de la pluralité interprétative, celui-là formel et même stylistique.

Le sens le plus élémentaire qu'on puisse donner à cette notion tient sans doute dans l'idée que l'exigence de systématisme, la seule qui s'impose aux interprètes, n'est pas de nature à contraindre substantiellement leurs attributions sémantiques ; ainsi, chacun aurait les siennes et l'interprétation se pare de couleurs inéluctablement subjectives. Le relativisme est si bien contenu dans la notion ordinaire qu'il suffit pratiquement du mot pour l'exprimer. Que le locuteur veuille s'excuser des opinions qu'il avance, ou qu'il veuille dénigrer ou rabaisser celles des autres, la même phrase-cliché convient : « Ce n'est qu'une interprétation. » L'évolution lexicale se repère ici encore ; on peut douter que les auteurs du XVII^e siècle aient eu la même connotation en tête, eux qui réservaient pratiquement l'interprétation aux Écritures.

L'exemple de Waterloo illustre trop directement la subjectivité et la relativité de l'interprétation pour que nous reprenions maintenant ces idées avec son aide. Il sera plus intéressant de le faire servir à élucider la question qui se pose ensuite, celle de la *hiérarchie* qui règle la pluralité des interprétations lorsqu'elle est ainsi conçue. Toutes les interprétations ne sont pas également fortes, même si aucune ne s'anéantit jamais devant une autre. Deux idées divergentes viennent à l'esprit quand on veut défendre un critère de supériorité relative : une interprétation l'emporte sur toutes celles qu'elle s'intègre à elle-même ; une interprétation l'emporte sur toutes celles qui ne parviennent pas à se l'intégrer. On retrouve ici les deux options, positive et négative, qui s'offrent pour définir la maximalité lorsqu'un ensemble n'est que partiellement ordonné. Il ne faut cependant pas forcer l'analogie parce que la propriété de transitivité, requise par l'ordre partiel, peut faire défaut en matière d'interprétations. Si A s'intègre B qui s'intègre C, il reste à vérifier que A s'intégrerait C, parce que les moyens de conquête de A et B peuvent différer du tout au tout, étant donné le spectre immense de l'interprétation. Sous cette réserve, on peut se faire une idée sommaire des deux possibilités à partir de notre étude, parce que, d'une certaine façon, l'interprétation de Clausewitz illustre la maximalité du premier type et celle de Stendhal la maximalité du second. *La Campagne* absorbe, en la renforçant, la défense de Ney comme celle de Grouchy, et

elle ne se contente pas de récuser celle de Napoléon, mais elle se l'intègre aussi, quoique différemment : elle y prélève tout de même quelques vérités acceptables et, surtout, elle en redéfinit la nature en la présentant comme un plaidoyer *pro domo* inconséquent. *La Chartreuse* expose un point de vue sur la bataille qui, si l'on en croit une des deux lectures possibles, est irréductible à celui du sens commun et donc aux interprétations qui le supposent, comme celles des stratèges, Clausewitz inclus. Il est préférable de l'emporter positivement que négativement, et il serait encore mieux de réunir les deux propriétés, mais cette conjonction paraît inaccessible au genre interprétatif. Justement parce qu'il se rapporte activement aux interprétations des autres, Clausewitz s'expose plus que Stendhal. On peut en effet reprendre ses raisons de manière à organiser le retour glorieux du vaincu ; ailleurs, nous avons tenté de montrer qu'il ne parvenait pas à sauver Grouchy de l'accusation que le *Mémorial* a lancée contre lui, la faiblesse interne de son analyse venant de ce qu'elle ne reconstitue pas rationnellement le contenu de la mission du 17 juin alors qu'elle prétend le faire.

Ainsi, la maximalité d'une interprétation correspond à une étape temporaire dans un développement réflexif qui est en droit indéfini. En faisant cette concession au relativisme, nous ne le validons pas entièrement, car nous pouvons maintenir la thèse que certaines interprétations sont *définitivement* plus fortes que d'autres. *La Campagne* de Clausewitz l'emporte sans conteste sur les écrits de Gamot et de Grouchy, et de même *La Chartreuse* sur plus d'un témoignage de la base dont on l'a naïvement rapprochée, comme Sainte-Beuve le fit dans sa critique de l'ouvrage. L'erreur du relativisme, en matière d'interprétations, est de tirer sa thèse – elles se vaudraient toutes – d'une prémisse fautive : tous les points de vue se vaudraient et chaque interprétation représenterait un point de vue. Même si l'on admet la première moitié de la prémisse, on ne peut pas recevoir la seconde. L'examen de nos deux interprètes montre qu'ils savent occuper *plusieurs points de vue à la fois* et leur supériorité s'établit alors sur les interprètes à point de vue exclusif qu'ils supplantent : les maréchaux pour ce qui est de Clausewitz, les témoins de la base qui parlent la langue de bois des batailles pour ce qui est de Stendhal.

Bibliographie

- Aron R., 1976, *Penser la guerre*, 2 t., Paris, Gallimard.
 Aron R., 1987, *Sur Clausewitz*, Bruxelles, Complexe.
 Bates R.H., Greif A., Levi M., Rosenthal J.L. & Weingast B., 1998, *Analytic Narratives*, Princeton, Princeton University Press.
 Blin G. 1954, *Stendhal et les problèmes du roman*, Paris, Librairie José Corti.
 Boyer A., 1992, *L'Explication en histoire*, Lille, Presses Universitaires de Lille.
 Clausewitz C. von, 1832-1837, *Hinterlassene Werke*, 10 t., Berlin, F. Dümmler (éd. posthume due à Marie von Clausewitz).
 Clausewitz C. von, 1832-1834, *Vom Kriege*, dans *Hinterlassene Werke*, t. I-III, et nouv. éd. par W. Hahlweg, Bonn, Dummler, 1980 ; tr. fr. par Naville D., *De la guerre*, Paris, Minuit, 1955.
 Clausewitz C. von, 1835, *Der Feldzug von 1815 in Frankreich*, dans *Hinterlassene Werke*, t. VIII ; tr. fr. par Niessel M., *La Campagne de 1815 en France*, Paris, Champ Libre, 1973.
 De Vos L., 2002, *Les Quatre jours de Waterloo*, Louvain-la-Neuve, Editions Versant Sud.

- Elster J., 2000, « Rational choice history : A case of excessive ambition », *American Political Science Review*, 94, 685-695.
- Fuller J.C., 1951-1956, *The Decisive Battles of the Western World and their Influence upon History*, Londres, Eyre & Spottiswoode; tr. fr. : *Les Grandes batailles du monde occidental*, Paris, Berger-Levrault, 1981.
- Gamot M., 1818, *Réfutation en ce qui concerne le Maréchal Ney de l'ouvrage ayant pour titre : Campagne de 1815 par le Général Gourgaud*, Paris, A. Bailleul.
- Gourgaud G., 1818, *Campagne de 1815*, Paris, P. Mongie Aîné.
- Grenier J.Y., Grignon C. & Menger P.M. (éd.), 2001, *Le Modèle et le Récit*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Grouchy E. de, 1819/1843, *Observations sur la relation de la campagne de 1815 publiée par le Général Gourgaud*, Paris, Delanchy.
- Hofschröer P., 1961/1998-1999, *The Waterloo Campaign*, 2 t., Londres, Greenhill Books.
- Houssaye H., 1815/1898-1905, *Waterloo*, Paris, Perrin et Compagnie ; Rééd. Librairie académique Perrin.
- Las Cases E. de, 1823/1961, *Le Mémorial de Sainte-Hélène* ; rééd. Paris, Garnier, 2 t.
- Largeaud J.M., 2006, *Napoléon et Waterloo : la défaite glorieuse de 1815 à nos jours*, Paris, La Boutique de l'Histoire éditions.
- Merleau-Ponty M., 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- Mongin P., 2002, « Le principe de rationalité et l'unité des sciences sociales », *Revue économique*, 53, 301-323.
- Mongin P., 2007, « *La priori et l'a posteriori en économie* », *Recherches économiques de Louvain*, 73, 5-53.
- Mongin P., 2008, « Retour à Waterloo. Histoire militaire et théorie des jeux », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 1, 39-69.
- Revel J., 2001, « Les sciences historiques », in Berthelot J.-M. (éd.), *Épistémologie des sciences sociales*, Paris, PUF, 21-76.
- Stendhal, 1839, *La Chartreuse de Parme* ; rééd. : Paris, Gallimard « Folio ».
- Stendhal, 1952, *Romans*, H. Martineau (éd.), Paris, Gallimard, La Pléiade, 2 t.
- Stendhal, 1955, *Œuvres intimes*, H. Martineau (éd.), Paris, Gallimard.
- Veyne P., 1971, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Le Seuil ; rééd. Points-Seuil, 1978.
- Weber M., 1922, *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, Tübingen, Mohr et Siebeck ; tr. fr. partielle par Freund J., *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965.